Préface au texte

Vous allez lire ici un poème sans fleurs,
Plein de mots qui se heurtent, qui crachent la douleur.
Sans belles métaphores pour masquer les malheurs,
Mais des mots nus, des mots vrais, des mots venus du cœur.

Je vomis, donc je suis



[1]
Dans le silence froid des miroirs, une ombre est née,
Un chiffre sur la balance est devenu vérité.
Chaque bouchée refusée, une victoire amère :
Je crois tenir les rênes, je crois dompter la guerre.

Mon écran devient tribunal sans pitié,
Où je suis tour à tour la juge et l'accusée.
Est-ce la nuit d'avant, celle qui a tout souillé ?
Ou ces regards de glace qui m'ont tant abîmée ?

Je vous entends ricaner derrière mon dos voûté :
Ce murmure se mêle à mon propre fardeau.
Je vis comme un grand corps échoué sur la grève,
Dans un monde de sirènes qui nagent et qui rêvent.

[Refrain]
Mon corps parle en silence, un murmure amer ;
Chaque jour est un combat, un champ clos, un enfer.
La faim, ma compagne d'ombre, me suit pas à pas,
Dans ce monde rétréci où l'espoir ne vient pas.

Et je ne sais plus vraiment qui je suis, où je vais,
Ni pourquoi je m'inflige ces mauvais tours répétés.
Au fond, je ne demande qu'une main qui se tend,
Avant le naufrage ultime, avant la fin du temps.

[2]
« Tout va bien, je t'assure, c'est moi qui tiens le coup. »
Je souris, ventre vide, fière du néant en moi.
« C'est juste un petit plat… ce n'est vraiment rien du tout. »
Je mens avec l'adresse d'un fil tendu en soie.

Je vomis l'anxiété, je jeûne mes terreurs ;
Être mince, c'est régner — voilà la seule lueur.

« Tout le monde le fait ! », refrain trop répété
Pour cacher que mon être s’est peu à peu effacé.
Je poursuis un fantôme : une perfection creuse,
Masque doré qui cache une chute douloureuse.

[Refrain]
Mon corps parle en silence, un murmure amer ;
Chaque jour est un combat, un champ clos, un enfer.
La faim, ma compagne d’ombre, me suit pas à pas,
Dans ce monde rétréci où l’espoir ne vient pas.

Et je ne sais plus vraiment qui je suis, où je vais,
Ni pourquoi je m’inflige ces mauvais tours répétés.
Au fond, je ne demande qu’une main qui se tend,
Avant le naufrage ultime, avant la fin du temps.

[3]
La fatigue est un drap, le froid mord mes os nus ;
Le miroir est un traître qui rit de mon corps nu.
Mes amis se sont tus, incapables de voir
Ce combat souterrain qui ronge mes soirs.

Mon cœur bat au ralenti, un tambour trop usé,
Mes cheveux se détachent comme paille envolée.
L’émail de mes dents fond sous les acides en rage,
Mes lèvres confessent en sang mon long naufrage.

Mon ventre se ferme et refuse tout passage,
Mon squelette frissonne, prêt à rompre au prochain orage.
Un brouillard lourd m’éteint : plus un mot, plus un éclat ;
Je glisse chaque jour un peu plus vers en bas.

[Pont]
Je vomis, donc je suis… l’ombre d’une ombre fine.
Je crache sur ma vie, cette vie que je mine.
Je crache mon être entier : mes rêves, mes envies…
Et je ne sais plus vraiment ce qu’est « être en vie ».

Où donc est cette main qui pourrait me retenir
Avant que le dernier mot ne soit « souffrir » ?

[Coda]
Aidez-moi ! Je ne suis pas folle : je suis malade.
Je me suis égarée dans une musique fade.
J’ai trahi mon propre corps — mon refuge, mon ami —
Et sa révolte muette m’a enchaînée ici.

Aidez-moi à revoir le goût, le son, la lumière ;
Aidez-moi à reprendre pied avant que tout ne s’éclaire.
Je crie en silence — personne ne m’entend.
J’attends une voix, un regard bienveillant.

Je voudrais renaître avant la fin des fins
Et retrouver la force d’espérer en demain.